

TERRE — RUINES — TRAVAIL

La terre peut être regardée comme la véritable nourrice, comme la mère du genre humain. C'est d'elle que tout sort ; c'est de son sein fécond que naissent les moissons et les fruits qui servent à la nourriture de l'homme ; les fleurs qui réjouissent sa vue par leurs couleurs charmantes et variées ; les arbres qui le protègent de leur ombre salutaire ; les matériaux dont il fait usage pour se bâtir des demeures solides et sûres ; les produits divers qui doivent le vêtir et le préserver des ardeurs du soleil pendant l'été, et des atteintes du froid pendant l'hiver ; le fer, dont il fabrique les instruments nécessaires pour accomplir ses travaux de chaque jour ; les trésors les plus rares et les plus riches, les diamants, les métaux précieux qu'il fait servir à son agrément et à ses plaisirs. Et la nature, en mettant à sa disposition tant de richesses inestimables, n'a rien exigé d'autre qu'une peine légère pour se les procurer, car on n'obtient rien sans peine ; la terre alors ne produit que des ronces et des épines, sans que l'homme ait à s'en plaindre, puisque cela ne peut arriver que par sa faute et qu'il n'a tenu qu'à lui qu'il en fût autrement. Il ne doit, en ce cas, accuser que sa paresse et sa négligence ; il eût suffi d'un coup de pioche, d'un tour de charrue pour obtenir de notre mère commune tout ce qu'il désirait ; qu'il bannisse toute crainte, jamais elle ne s'épuise, jamais elle ne se lasse de nous prodiguer tout ce qu'elle renferme. Plus on s'occupe d'elle, plus on prend de soins et plus elle se montre reconnaissante et généreuse. Jamais on ne s'assujettit pour elle à la moindre fatigue sans qu'elle ne récompense largement des soucis que l'on s'est donnés, sans qu'elle ne rende au centuple ce qu'on a bien voulu lui confier. Lorsque l'homme meurt, c'est encore elle qui reçoit sa dépouille mortelle ; car si tout vient de la terre, tout aussi y retourne. Que de générations se sont déjà succédé ici-bas ! Que de villes, que de nations, que d'empires jadis florissants gisent maintenant immobiles dans ses entrailles ! Elle a discrètement recouvert toutes ces ruines fastueuses et désolées qui pouvaient attrister nos regards et exciter nos regrets ; elle les a cachées dans son sein généreux, elle les a recouvertes d'un gazon verdoyant et fleuri, et tout a repris cet air de joie et de fête des premiers jours, car la terre ne vieillit point : depuis des milliers d'années qu'elle existe, elle est aussi jeune qu'au commencement, et toujours aussi prodigue de ses dons et de ses bienfaits.

F. LIÉNARD.

Ottawa, 23 Août 1875.

SEMAINE POLITIQUE

Au Canada, la politique encore en vacance nous oblige à nous rabattre sur les événements d'Europe. Un des plus importants, c'est la question de l'Herzégovine.

Une dépêche spéciale de Berlin, adressée aux *Times*, dit que l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople a suggéré au gouvernement turc l'idée d'accorder à l'Herzégovine une administration à moitié indépendante. Si cette suggestion avait été acceptée, les trois puissances du Nord auraient été préparées à contribuer à son accomplissement. La Porte ayant rejeté la proposition, l'intervention de l'Autriche n'est plus considérée comme improbable. Le gouvernement de Vienne semble croire qu'un changement est devenu indispensable, et qu'il vaut mieux qu'il s'effectue à un moment où il peut espérer exercer une influence considérable.

Au sujet de l'influence du ministre des affaires étrangères d'Autriche, le comte d'Andrassy, et du voyage du Prince Milan en Serbie, voici ce qu'en pense un des organes autorisés de la presse de Londres :

« On a supposé que le voyage était concerté avec certaines influences de cour et de parti, hostiles au comte Andrassy et à sa politique de temporisation. Ces influences existent. Au fond, la politique du comte Andrassy n'est certainement pas favorable à la Porte, puisqu'elle pivote sur l'alliance russe ; mais, en parfait accord avec Saint-Pétersbourg, où l'on est aussi devenu moins impatient que sous l'empereur Nicolas, elle ne veut rien brusquer. Peut-être même hésite-t-elle parfois devant les dernières conséquences des prémisses qu'elle a adoptées. Ses lenteurs ne sont pas au gré des Slaves qui, par par affinité de race, sympathisent avec les sujets et les vassaux chrétiens de la Porte. En même temps qu'ils espèrent tirer pour eux-mêmes, de l'affranchissement de ces frères opprimés, un accroissement d'ascendant à l'intérieur. Ces impatiences slaves sont soutenues par le parti féodal, actuellement exclu de la direction et de la responsabilité des affaires, mais qui n'en a pas moins gardé beaucoup d'influence. On prétend que ces adversaires du comte Andrassy ont voulu profiter du séjour du prince Milan pour tenter quelque vigoureux assaut en faveur d'une politique d'action et d'aventures. Le ministre des affaires étrangères serait alors apparu pour défendre sa politique et jouer le rôle de modérateur ; les ambassadeurs de Russie et d'Allemagne auraient quitté leur villégiature en vue de le seconder, et le parti de l'octon aurait été déconflit. »

En Suisse, le conseil fédéral s'est prononcé en faveur de la suppression des couts et de l'expulsion des sœurs de charité.

Une dépêche de Rome, reçue par le *Daily News*, dit que le pape a invité l'archevêque Ledochowski à se rendre à Rome lorsqu'il sortira de prison, en février prochain, pour assister à un consistoire spécial, dans lequel il recevra les insignes du cardinalat.

A. ACHINTE

MANITOBA

On lit dans le *Métis* du 19 août :

« Bon nombre d'amis et de personnages du monde officiel s'étaient rendus à l'arrivée du *Manitoba* pour saluer l'hon. M. Letellier et lui souhaiter la bienvenue dans notre province. »

Tous les journaux l'ont accueilli avec faveur, et nous avons vu avec plaisir la plupart de nos concitoyens d'origine française aller faire visite à leur distingué compatriote.

« L'hon. ministre se propose de parcourir la province en tous sens ; et mardi il est parti pour visiter la riche vallée de l'Assiniboine jusqu'à la limite occidentale de Manitoba. L'hon. M. Norquay, secrétaire provincial, l'accompagne. A son retour, l'hon. M. Letellier se dirigera vers l'Est, et passant par la Pointe de Chênes, il ira traverser au Sud la colonie Mennonite formée l'automne dernier. Il ira ensuite au Nord jusqu'à St. Pierre et visitera les établissements du pénitencier au Fort de Pierres et à la petite Montagne de Roche. »

« Dimanche, 15 août, après la messe, l'hon. M. Girard, président de la société de Colonisation et M. P. P., de St. Boniface, a souhaité la bienvenue à l'hon. M. Letellier de St. Just ; il y avait foule. »

« L'hon. M. Letellier, visiblement ému, a cordialement remercié la société de son accueil si bienveillant et si flatteur. »

« Dans l'après-midi, l'hon. M. Letellier voulut bien se rendre à l'invitation de la société de Colonisation et venir passer quelques instants au milieu de ses membres afin de connaître l'objet, les besoins et les moyens d'action de l'association. L'entrevue a été des plus agréables et sera des plus utiles, nous l'espérons. »

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes c'est une âme humaine. »
« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »
(BROWNING.)

XLIV

(Suite)

Mais, on le sait, une des anomalies du cœur humain, c'est d'appeler et de vouloir le bonheur comme son droit et de ne pouvoir cependant le posséder un seul jour dans sa plénitude sans frémir, comme s'il sentait qu'il n'est pas ici-bas dans la nature des choses qu'il puisse le posséder longtemps.

Lorenzo, plus qu'un autre, était atteint de cette mélancolie du bonheur, et il s'y ajoutait, pour lui, un regret parfois trop sombre des écarts de sa vie. Il y portait la véhémence de son caractère, et il était difficile souvent de lutter contre la tristesse que réveillaient en lui les souvenirs du passé.

— Ginevra, me dit il un jour, je suis beaucoup trop heureux pour un homme qui a si peu mérité de l'être.

Lorsque, d'un visage assombri, il me disait ces paroles, nous étions au début du printemps. L'air était doux, le ciel pur, les lilas de notre petit jardin étaient en fleurs et nous en respirions ensemble le parfum. Il répéta :

— Oui, ma vie est aujourd'hui trop belle ; elle l'est trop, je le sens, pour pouvoir être de longue durée.

Parole presque banale, tant elle est souvent jetée comme un voile sur la lumière trop vive du bonheur de la terre. Mais je ne l'entendis point en ce moment sans tressaillir. Et cependant, que craindre ?... que demander ?... que refuser, lorsqu'on sait le présent et l'avenir aux mains de celui qu'on aime au delà de tout ce qu'on aime ici-bas !

Ce printemps était celui de l'année 1859. Malgré la retraite où nous vivions, malgré le travail assidu de Lorenzo, qui le privait souvent du temps nécessaire même pour lire un journal, les bruits précurseurs de guerre entre l'Autriche et l'Italie qui parvenaient jusqu'à nous l'avaient plus d'une fois ému et troublé. Comme tout Italien du Nord, à cette époque, il l'était toujours à la pensée de voir son pays affranchi du joug étranger. Sur ce point, les sentiments étaient unanimes, et bien des gens aujourd'hui en France comprendront mieux qu'ils ne le firent peut-être alors, ce cri, qui, parmi tous ceux que proféra plus tard la foule, était le seul vrai, le seul qui sortit du cœur de tous : *Fuori i Tedeschi*. Mais jusqu'au jour où la réalisation de ce vœu devint possible, il n'était manifesté que par ceux qui travaillaient dans l'ombre à hâter cette réalisation, et il semblait sommeiller chez les autres. La vie politique était interdite ou impossible ; la vie folle et dissipée n'en était embrassée qu'avec plus d'ardeur, et cette situation avait fourni plus d'une excuse à Lorenzo à l'époque où il en cherchait de mauvaises.

Je l'avais cependant entendu souvent exprimer ses opinions, ses aspirations ou ses répulsions politiques et nationales ; mais en aucun temps ces questions ne m'avaient intéressées. J'aimais l'Italie telle que je la voyais ; je la trouvais belle, riche et glorieuse. Je n'imaginai pas qu'il y eût quelque chose à ajouter au charme passé et présent, dont la nature, la poésie, la religion et l'histoire l'avaient si magnifiquement douée. Puis, déjà parfois j'avais entendu murmurer ces mots, qui me faisaient horreur, et ne représentaient à mon esprit d'autre idée que celle d'un monstrueux attentat religieux et national : *Roma capitale*. Ces mots seuls me causaient assez d'indignation pour émouvoir mon indifférence, et parvenaient à réveiller en moi un sentiment voisin de la répulsion pour tout ce qu'on nommait alors le *risorgimento* italien.

Stella, à cet égard, n'était point d'accord avec moi.

Il était dans sa nature de s'exalter pour toute chose empreinte d'énergie, de courage et de dévouement, et ce sont là des traits dont le patriotisme plus ou moins bien compris, revêt très-facilement la séduisante apparence. Personne comme elle ne savait dire :

Italia ! Italia ! . . .

De' h' fossi tu men bella ! o almen più forte ! (1) ou bien la célèbre apostrophe de Dante :

(1) *Italia ! Italia !* . . .
Oh ! que n'es-tu moins belle ou que n'es-tu plus forte !
(FILICAJA.)

Ahi ! serva Italia ! di dolore ostello ! (1)

Jamais son talent n'apparaissait plus à son avantage que dans la déclamation de pareils morceaux : alors ses traits s'animaient, toute son attitude se transformait, et Lorenzo disait souvent, que s'il voulait représenter la personnification poétique de l'Italie, il demanderait à Stella de lui servir de modèle. Pour ce qui était de Rome, elle ne comprenait même pas mes inquiétudes. Si quelques fous, en effet, poussaient dès lors ce cri menaçant, les plus éminents parmi les Italiens de ce temps, n'avaient ils pas déclaré que porter atteinte à la majesté de Rome, la dépouiller de cette souveraineté qui lui laissait, dans un nouveau sens, son titre antique de reine du monde, menacer enfin la papauté, « l'unique grandeur vivante de l'Italie » ce serait commettre un crime de lèse patrie et découronner l'Italie elle-même ?

Hélas ! maintenant qu'approchait l'heure de la réalisation de quelques-uns de ses rêves, et de la dure déception des autres, Stella, absorbée dans sa douleur, était indifférente à tout ce qui se passait dans sa patrie, et ne s'apercevait même pas du grand mouvement qui s'agitait autour d'elle ! Quant à moi, qui ne m'en étais point préoccupée naguère, j'y étais aujourd'hui plus inattentive que jamais, et j'écoutais à peine ce qui se disait à ce sujet dans le salon de madame de Kergy. J'étais loin de me douter que j'allais être violemment arrachée à mon indifférence.

C'était le dimanche de Pâques. Je revenais de l'église avec Lorenzo : nous y avions accompli ensemble le devoir doux et sacré de ce jour ; l'union de nos âmes était complète, et nos cœurs étaient à la fois rayonnants et recueillis, c'est-à-dire en pleine harmonie avec la grande fête. Au retour, nous trouvâmes notre déjeuner servi. Ottavia qui, avec un seul serviteur, était chargée du soin de notre ménage, avait orné la table de fleurs, aussi bien que d'un peu plus d'argenterie que de coutume, afin de lui donner un air différent de l'ordinaire, et en rapport avec la solennité du jour. Au moyen de quelques vieux tableaux suspendus sur la sombre boiserie de notre salle à manger, et de vitraux de couleur placés aux fenêtres, Lorenzo lui avait donné un aspect à la fois sérieux et riant, qui me plaisait beaucoup, et je me souviens encore de la sensation de gaieté et de joie avec laquelle j'entraî ce jour-là, au retour de l'église, dans cette petite pièce, dont les fenêtres ouvertes laissaient entrer, avec le grand soleil, le parfum du jasmin qui grimpait tout à l'entour. Les trois conditions de la vraie gaieté, l'ordre, la paix et le travail, nous les possédions alors, et nous étions dans cette disposition joyeuse qu'il n'appartient, ni à la richesse, ni à l'ambition satisfaite, ni à aucune prospérité humaine, de faire épanouir dans le cœur.

Nous nous mimes à table. Lorenzo avait près de lui une foule de lettres et de journaux, mais il ne les ouvrit pas d'abord. Il me regardait avec satisfaction et avec tendresse. De mon côté, je me disais, que l'ordre humain et divin, rétabli dans la vie, avait assurément une influence bienfaisante, dont l'effet était extérieur aussi bien qu'intérieur. Jamais le visage de Lorenzo n'avait eu cette expression ; jamais la mâle beauté de ses traits ne m'avait paru aussi frappante.

Nos yeux se rencontrèrent : il sourit.
— Ma Ginevra, me dit-il, en vérité, tu avais raison. La vie que nous menons maintenant doit être celle qui te convient, car tu embellis tous les jours.

— Cette vie ne te convient pas moins qu'à moi, Lorenzo, lui dis-je, et nous sommes tous les deux dans notre élément aujourd'hui. Que Dieu en soit béni ! Sa bonté pour nous a été grande, en vérité !

— Oui, me dit-il avec une soudaine gravité, plus grande mille fois que je n'avais le droit de l'attendre, et je suis vraiment trop heureux ! . . . Mon bonheur m'effraie !

Cette fois, je ne fis que rire de cette parole : mais je cherchai pourtant à le distraire de la pensée qui se réveillait :

— De qui as-tu des lettres ?
Il en décacheta une et son visage s'épanouit :

— A merveille ! Cela va très-bien. Voici un Américain qui veut une répétition de ma *Sapho*, et qui me fait une autre commande fort importante. Et puis quoi ? Il veut la belle *Vestale* qu'il a vue dans mon atelier. Oh ! pour cela, par exemple, non ! . . . Ma *Vestale* est à moi, à moi seul, et personne ne l'aura jamais ! Mais c'est égal, Ginevra, si les choses vont ainsi, je serai bien vite à flot, et gare aux diamants, alors !

Il savait aussi bien que moi ce que j'en pensais maintenant. Il se mit à rire, puis il poursuivit la lecture de ses lettres.

(1) O Italie asservie ! asile de Jouleurs !
(DANTE, *Purgatoire*, ch. VI.)